

Gabrielle Roy en livre de poche chez Stanké

Patrick Imbert

Numéro 22, été 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40267ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Imbert, P. (1981). Compte rendu de [Gabrielle Roy en livre de poche chez Stanké]. *Lettres québécoises*, (22), 64–66.



Photo : Stanké

Gabrielle Roy

en livre de poche chez Stanké

Saluons l'excellente initiative, qui avait déjà été prise par Fides, il y a quelques années, lorsque sont sortis les classiques canadiens, de publier nos auteurs en livre de poche. Toutefois Stanké va beaucoup plus loin que Fides qui s'en est tenu uniquement aux classiques. En effet, Stanké publie non seulement des classiques tels Claude-Henri Grignon ou Lionel Groulx mais aussi des oeuvres de nos auteurs contemporains comme Marie-Claire Blais (entre autre *Une saison dans la vie d'Emmanuel*), Roch Carrier (*Il n'y a pas de pays sans grand-père*), André Major, Claude Jasmin et bien sûr Gabrielle Roy.

Ces éditions de poche comblent un vide dans l'édition québécoise qui, jusqu'à maintenant, n'a que très peu exploré ce type de marché. Le livre de poche est répandu depuis fort longtemps aux États-Unis et en Angleterre (Penguin). Il existe depuis les années cinquante en Belgique (Marabout) et en France (Livre de poche puis Folio) pour ne citer que les plus connus. Ainsi, chez nous aussi, va peut-être disparaître l'habitude de croire que les livres de poche viennent tous de l'étranger ou bien qu'il s'agit nécessairement de livre à contenu des plus « populaires », au sens péjoratif du terme, tels les romans Harlequin ou les divers types de roman d'espionnage. Il est à souhaiter que, de pair avec ce mode de publication qui se veut moins coûteux que ce que l'on a connu jusqu'alors, s'établisse une

diffusion plus agressive qui amène les livres de poche, mettant en valeur notre grande littérature, jusque dans les mains des gens qui achètent généralement peu de livres. Ainsi, il serait souhaitable que ces oeuvres de Gabrielle Roy soient diffusées dans les supermarchés d'alimentation ou les pharmacies et qu'elles ne soient pas « confinées », comme elles l'ont été jusqu'à maintenant, aux librairies ou aux établissements d'enseignement.

Pour amener le plus de monde à lire, il faut mettre le livre en exposition là où le monde se rend régulièrement et où, justement, diffusent largement les collections Harlequin et autres. Si l'on veut que notre société avance, face au développement technologique, mais aussi culturel et intellectuel de certains pays, tels le Japon, fondant son expansion à long terme sur le développement de la créativité et de l'imagination, par l'accès à la culture chez le plus grand nombre d'individus¹, il faut investir largement dans la production et la diffusion des biens culturels les plus divers. La diffusion de textes à forte teneur humaine, tels ceux de Gabrielle Roy, et à contenu intellectuel éminemment stimulant puisqu'il permet de remettre en question le monde où nous vivons, contrairement aux romans populaires qui ne reprennent, la plupart du temps, que les éléments les plus évidents des mythes et des stéréotypes d'une culture², est un pas dans la bonne direction, c'est-à-

dire vers le développement du potentiel créateur d'un grand nombre de citoyens : « Qu'est-ce qu'imaginer, si ce n'est établir des relations nouvelles entre les éléments accumulés par notre mémoire, notre expérience passée ? C'est cela la véritable attitude prospective. Elle consiste à structurer à l'avance le monde de demain et à conformer nos actes à la réalisation de cette structure. »³

Ces livres de poche ne se contentent d'ailleurs pas de reproduire le texte de l'oeuvre de Gabrielle Roy. Ils sont munis, en première page, d'une notice biographique et d'un résumé très court du texte. On y mentionne aussi toute édition antérieure particulièrement intéressante (ce que ne font pas toujours certaines de nos pseudo-éditions savantes) ; c'est le cas de *La petite poule d'eau*, où il est rappelé qu'une édition d'art a été publiée en 1971, par G. Corbeil, et qu'elle était ornée de 20 estampes originales de J.P. Lemieux dont l'une est reproduite en page de couverture de cette édition de poche. De plus, à la fin de ces textes, on trouve divers documents et toujours quelques jugements critiques, tirés de compte-rendus de presse, ainsi qu'une bibliographie composée, assez souvent, d'articles publiés assez récemment et de livres. Dans ce dernier cas, on mentionne même les pages qui traitent expressément de l'oeuvre éditée dans le format de poche. C'est dire que cette collection peut-être diffusée à la fois chez les gens qui ne veulent que jouir du texte et aussi chez ceux qui, comme les étudiants, désirent avoir en main un outil de travail.

Mais revenons à Gabrielle Roy et au grand humanisme de cet auteur qui sait voir les choses, observer les êtres et qui, en un humour plein d'amour, sait en faire ressortir la détresse, les travers, les préjugés, la bonté, la naïveté, l'impuissance et tout ce qui fait la complexité d'un être humain. Lire G. Roy, c'est à la fois apprendre à aimer les hommes, à la manière de Camus dans *La peste*, et aussi remettre en question des modes de vie stéréotypés ou aliénés. Nous avons déjà parlé de certains de ces aspects au sujet de *Rue Deschambault* (*Lettres québécoises*, no 5, février 1977). Nous le



mentionnerons aussi au sujet du chef-d'oeuvre qu'est *Alexandre Chenevert*, roman qui semble bien supérieur, par sa complexité, sa saisie des conditionnements, son amour de l'homme, à *Bonheur d'occasion*, pourtant universellement connu puisqu'il a atteint plus d'un million d'exemplaires en français et en anglais. *Alexandre Chenevert* nous dépeint un petit employé, travaillant depuis 18 ans dans la même banque. Il est totalement écrasé par le monde où il vit. Il est soumis intégralement à la hiérarchie, au mode de vie dépersonnalisant à l'extrême de la cité et du système *tramway, travail, insomnie*. G. Roy sait nous faire voir, en cet homme, le sort de l'immense majorité des hommes vivant dans un monde qui, quoique le cliché en dise, ne se dirige pas vers une société des loisirs. Alexandre prend, à 50 ans, quelques jours de vacances, pour la première fois, au *Lac vert* et se redécouvre enfin. Il entrevoit soudain l'ennui, l'absence de bonheur, la routine complète, en un mot l'aliénation totale que lui a fait subir la compagnie et le mode de vie petit bourgeois, la nécessité de gagner sa vie (et de la perdre), l'absence de lois sociales, etc. G. Roy, comme dans *Rue Deschambault* a de ces phrases simples qui résument en un éclair un destin, le nôtre souvent, celui d'Alexandre Chenevert en tout cas : « Il disait que la vie des hommes semblait être de sortir de leur campagne afin de faire assez d'argent dans la ville pour pouvoir venir refaire leur santé à la campagne. » (p. 263) ; « Ce peu de temps qu'il lui restait à vivre était du moins une époque de progrès. La moyenne de vie était plus longue ; trois ou quatre années de plus qu'au siècle précédent. Il est vrai qu'Alexandre payait plus d'impôts en retour, des taxes, de tous côtés des taxes . . . » (p. 279) ; « Il apercevait qu'il en était à gagner de l'argent pour acheter de plus en plus de médicaments qui l'aidaient en retour à gagner son argent. La vie des Esquimaux lui refaisait envie. » (p. 280) Ce mode



de vie esquimau, auquel Alexandre rêve, G. Roy le présente dans les nouvelles esquimaudes précédant *La rivière sans repos*⁴. Là, c'est le mode de vie de ces gens du Grand-nord qui est confronté à la technique occidentale⁵ qui sait fasciner les Inuits et notamment Elsa. Cette femme a un enfant blond (Jimmy) d'un soldat américain de passage. L'étude de la confrontation des systèmes de valeur et des différents mode de vie est fouillée dans les plus petits détails dans *La rivière sans repos*. L'attitude face à la mort est, elle aussi, clairement exprimée dans la nouvelle intitulée *Les satellites*. Ici, les Esquimaux sont déroutés par le fait que l'on tente, par tous les moyens, de sauver les gens condamnés, alors que, chez eux, les malades s'en vont doucement, à l'instar des vieillards disparaissant sur la banquise. Cette attitude, qui est aussi approfondie dans *Alexandre Chenevert*, est confrontée au réconfort que fournissent prêtres ou pasteurs qui semblent pris dans les pires contradictions. C'est ce que comprennent Alexandre (ressemblant, maintenant qu'il sait qu'il va mourir et qu'il n'a plus rien à craindre des hommes, au Docteur Rieux de *La peste*) ou Deborah l'esquimaude : « enfin le pasteur en vint à lui représenter que la mort n'était pas un mal . . . C'était encore de belles choses à entendre bien qu'apparemment tout le contraire de ce qu'avait dit le pasteur lorsqu'il encourageait Deborah plutôt à vivre. » (*Les satellites* p. 53). Ce sont encore les différences entre deux civilisations qu'analyse G. Roy dans *La montagne secrète* où Pierre Cadorai, à la quête de l'absolu, trappeur et peintre du Grand-nord, finit par aller à Paris pour étudier les maîtres. Il y meurt dans un dénuement presque complet.

On voit donc bien apparaître la méfiance vis-à-vis des mirages de la « civilisation » technologique et citadine chez G. Roy. C'est pourquoi, dans *La petite poule d'eau*, notre auteur parsème son texte de remarques dubitatives, lorsque les enfants de la famille Tousignant quittent leur île perdue, au nord du Manitoba, pour s'en aller vers le sud et l'univers des communications.

G. Roy en livre de poche, c'est donc apporter un message d'amour, une grande humanité, une pensée

lucide, un humour certain à tous les futurs lecteurs. C'est ce message que les grands écrivains, les grands penseurs et chercheurs diffusent. Il s'oppose, certes, aux réflexes haineux, aux jugements de valeur hâtifs, à l'égoïsme latent et aux préjugés que l'on trouve souvent dans différents types de discours qu'ils viennent de certains littérateurs, de certains politiciens ou de ceux qui prennent le pouvoir pour en faire leur profit : « Il dirait que Dieu veut notre bonheur et qu'eux-mêmes, les hommes, sont rarement aussi mauvais qu'ils le croient. » (*Alexandre Chenevert*, p. 251) ; « . . . et pour dire simplement ce qu'on apprend au milieu des fléaux, qu'il y a dans les hommes plus de choses à admirer que de choses à mépriser. » (A. Camus, *La peste*, p. 247) ; « L'objectif le plus pressé à atteindre . . . est évidemment la *généralisation de la culture*. D'une *culture relativiste*, libérée des jugements de valeur, d'une culture en perpétuel remaniement, non imposée, mais spontanée, recherchée par le seul intérêt que trouvera l'individu à mieux comprendre le monde étrange où il est plongé. » (H. Laborit, *Biologie et structure* p. 116)

Patrick Imbert

Gabrielle Roy, *Alexandre Chenevert*, Montréal, Stanké, 10/10, 397 p.

Gabrielle Roy, *Bonheur d'occasion*, Montréal, Stanké, 10/10, 396 p.

Gabrielle Roy, *Cet été qui chantait*, Montréal, Stanké, 10/10, 204 p.

Gabrielle Roy, *La montagne secrète*, Montréal, Stanké, 10/10, 230 p.

Gabrielle Roy, *La petite poule d'eau*, Montréal, Stanké, 10/10, 289 p.

Gabrielle Roy, *La rivière sans repos*, Montréal, Stanké, 10/10, 327 p.

Gabrielle Roy, *Rue Deschambault*, Montréal, Stanké, 10/10, 303 p.

1. On mentionnera aussi la création du ministère de l'intelligence au Venezuela.

2. Voir Ira Shor, *Critical Teaching and everyday Life*, Montréal, Black Rose Books, 1980, 270 p.

3. Henri Laborit, *Biologie et structure*, Paris, Gallimard, idées, 1968, 187 p.

4. On s'étonne qu'il ne soit pas fait mention de ces trois nouvelles sur la page de couverture.

5. G. Roy a créé une longue tradition dans ce domaine. Voir un des derniers textes paru dans ce genre : André Vacher, *La louve de Kaniapiskau*, Montréal, La Presse, 1981.

